

## Les fondements pédagogiques de la devise olympique „citius, altius, fortius“



Dans ce court exposé on se demandera pourquoi ce fut justement le Père Didon qui fut invité au Congrès du Havre. On examinera la raison pour laquelle Didon avait ouvert son école aux sports athlétiques et quels étaient ses buts éducatifs, ce qui nous aidera mieux à comprendre toutes les dimensions de la devise olympique. On verra aussi ce que Didon entendait trouver dans les Jeux Olympiques, et, en la matière, quelles étaient ses différences avec son ami Pierre de Coubertin.

Pour quelle raison Pierre de Coubertin invita-t-il le dominicain Henri Didon au Havre?

Didon, né en 1840 dans un petit village près de Grenoble et décédé en 1900 près de Toulouse, était à l'époque un ecclésiastique très connu. Après son ordination de prêtre, il avait souvent prêché à Paris, son but principal était l'évangélisation de la société. Il n'avait pas hésité à traiter de sujets actuels et délicats comme par exemple la question du divorce, ou de critiquer l'attitude de plusieurs hommes d'Eglise. Pour l'empêcher de prêcher et de causer ainsi du dommage à l'autorité hiérarchique, il subit un an d'exil en Corse. Après son retour sur le continent, il lui fut toujours interdit de prêcher. Il voyagea alors en Allemagne et au Proche-Orient et écrivit des livres sur ses impressions de voyages.

Au début de l'année 1890, on lui offrit la charge de prier de l'internat dominicain Albert-le-Grand, à Arcueil, près de Paris. Cette école était dans une situation financière inquiétante et comptait de moins en moins d'inscriptions d'élèves. Seul un prier célèbre et connu pour son énergie et son activité incessante pouvait sauver l'internat. Et Didon y arriva. Après avoir analysé la situation, il commença aussitôt à remédier systématiquement aux inconvénients révélés. Il congédia les employés superflus et épargna de l'argent. Il expliqua aux élèves qu'il avait l'intention de réformer l'école, et que seuls des hommes forts et capables de lutter pour Dieu et la patrie devaient en sortir. Les paresseux ou bien ceux qui se réfugiaient dans des maladies factices feraient mieux de quitter l'école: *„Nous ne voulons pas des fainéants ou des hypocrites. Notre but est de former des hommes dignes de ce nom. Que ceux qui ne veulent pas travailler se retirent. L'école Albert-le-Grand doit cesser d'être une infirmerie.“*<sup>1</sup>

Il modifia aussi le terrain de l'école, sachant que les jeunes avaient besoin de place et de terrain pour jouer et pour faire du sport. Il fit remplacer les anciennes cours qui ressemblaient à des prisons, à cause des grands murs qui les

<sup>1</sup> Cité par Forissier, Marc: Un moine apôtre. Le père Didon. 1840-1900. Bordeaux: Editions d'Alret, 1936, p.264.

entouraient, par des pelouses sans clôtures. Il fit construire un manège couvert et un autre en plein air. Il acheta des propriétés voisines afin de pouvoir offrir à ses élèves un parc de sept hectares pour se reposer et pour jouer. En plus, il fit construire un bassin pour nager, ainsi que des sanitaires.

Cinq ans après son entrée en fonction, le nombre des pensionnaires avait doublé. Didon avait inauguré trois autres écoles et la réussite de ses élèves aux concours d'accès aux Universités et aux Grandes Ecoles était devenue remarquable. Didon et Arcueil étaient non seulement très connus et jouissaient d'une très bonne réputation en raison des succès remportés, mais aussi Didon se chargeait, outre de la formation de l'esprit, de celle de l'âme et du corps.

*„Il appert que l'éducation présente, en nous orientant vers les carrières pratiques où la combativité s'impose, doit travailler à former des êtres robustes physiquement, intellectuellement et moralement.“<sup>2</sup>*

En 1897, il était un éducateur rénovateur qui avait beaucoup de succès. Il fut un des premiers prieurs à ouvrir son école aux sports athlétiques et à intégrer le sport dans l'éducation. Il prouvait, par les expériences pratiques faites dans son école, que les sports athlétiques avaient effectivement de l'influence sur le caractère et la morale de ses élèves. Il avait mis en pratique les recommandations de Coubertin qui avait visité pour la première fois Arcueil en 1890 et qui était devenu son ami. Didon devint le confident spirituel de Coubertin depuis cette date.

La question se pose donc de savoir pourquoi Didon avait ouvert son école aux sports? Nous étudierons conjointement quels étaient les buts éducatifs qu'il poursuivait.

Le but essentiel de Didon était d'aider l'enfant à devenir un homme, c'est-à-dire un homme actif et responsable. Pour lui, l'éducation était le moyen d'aider la nature humaine à devenir indépendante. Il était contre l'opinion répandue qu'il fallait former l'homme en brisant son propre caractère et sa propre individualité. Il dit aux parents de ses élèves: *„[...] si vous préférez les systèmes d'éducation passive, n'oubliez pas leur insuffisance, et souvenons-nous qu'il y a plus de gloire à former un homme libre et de forte initiative que cent hommes dociles et incapables de se conduire eux-mêmes.“<sup>3</sup>*

Ce qu'il souhaitait former avant tout, c'était des hommes de caractère qui développeraient en même temps leurs capacités intellectuelles et morales. Dans la préface de son livre „L'éducation présente“, il décrit l'état d'âme des élèves d'Arcueil avant son arrivée, état comparable à celui de beaucoup d'élèves d'autres écoles. Il admet que ces jeunes gens étaient très instruits, mais signale également que leur caractère n'avait pas été formé pour autant.

*„[Il n'y a que] des hommes passifs, inertes, mous, sans initiative, des hommes un peu retors, qui se disent tous bas: 'Je me fauileraï dans le milieu et j'y trouverai ma position.' [...] Eh bien, Messieurs, de tels hommes peuvent-ils suffire à livrer les combats du vingtième siècle? Je réponds hardiment et énergiquement: - Non.“<sup>4</sup>*

Il déplorait alors l'insincérité, la corruption, l'inconstance, la passivité et le manque de résolution. Ces élèves n'étaient pas capables de distinguer entre le bien et le mal. Il constatait aussi dans son livre que l'éducation patriotique avait été négligée.

Il était pour une intégration des exercices corporels dans les horaires scolaires parce qu'ils lui permettaient d'atteindre ses buts éducatifs, par et à travers le sport. L'effort physique en soi n'était pas aussi important que son effet sur l'âme. Le sport était donc seulement un moyen d'éducation, et non un but en soi. L'effort physique était pour Didon la base de tous les efforts et c'est pourquoi il attribuait une place importante aux sports athlétiques. Le cerveau humain n'était, pour Didon, sain que s'il pouvait commander des muscles puissants, c'est-à-dire à un corps vigoureux et énergétique. *„Je me défie des muscles alanguis, incapables d'exécuter les ordres d'une volonté énergique. Le cerveau n'est vraiment sain qu'à la condition d'avoir à son service des muscles vigoureux.“<sup>5</sup>*

2 Didon, Henri: Les énergies humaines. Dans: Didon, Henri: *L'éducation présente*. Paris: Librairie Plon, 1898, p.335.

3 Didon, Henri: Le rôle de la mère dans l'éducation de ses fils. Paris: Librairie Plon, 1898. p. 17.

4 Didon, Henri: L'éducation présente. Dans: *L'éducation présente*, p. 327.

5 Didon, Henri: L'apprentissage de la vie par l'école. Dans: *L'éducation présente*, p. 64.

Par les compétitions, Didon n'essayait pas de former des athlètes, mais avait l'intention de développer la volonté de ses élèves, ce qu'il considérait comme la qualité la plus importante. La volonté, c'est-à-dire l'endurance et l'effort sur soi devaient permettre aux élèves de lutter jusqu'à la victoire, ce qui aurait pour conséquence de développer la combativité et l'amour de la compétition. Ces sports athlétiques devaient donc contribuer, selon Didon, à lutter contre l'angoisse, la lâcheté et la paresse.

Pour vaincre la passivité qui allait souvent de pair avec la paresse et qui était selon Didon un des maux les plus graves des jeunes hommes et de la société en général, il proposa d'habituer petit à petit les élèves à être libres et responsables de leurs actes. Il fallait leur *„[...] enseigner, par des actes répétés, encore plus que par des paroles, à se résoudre délibérément et en claire conscience indépendante.“*<sup>6</sup>

Il leur proposa d'organiser eux-mêmes les jeux et les entraînements sportifs ainsi que des cercles littéraires. Aux élèves majeurs, il laissait beaucoup plus de libertés que dans d'autres écoles afin de les responsabiliser en tant qu'adultes. Il leur était par exemple permis de fumer. Cette faculté de ses élèves de se prendre en charge eux-mêmes eut des effets étonnants: dans ses écoles, il y eut moins de vices (comme la consommation de tabac ou d'alcool) et moins de problèmes d'hygiène qu'ailleurs.

La paresse corporelle était pour Didon aussi un signe de la paresse morale. Il pensait que les élèves qui n'aimaient pas les activités physiques n'aimaient pas non plus agir pour résister au mal et pour faire du bien. Faire le bien, cela signifiait être un honnête homme et lutter pour Dieu et la patrie. Pour enrichir la France, pour lui faire reconquérir la première place en Europe qu'elle avait perdue lors de la guerre franco-prussienne, il fallait unir les Français et non pas les dresser les uns contre les autres. Pour gagner les compétitions contre les autres écoles, les élèves d'Arcueil s'unissaient et luttaient tous ensemble. *„Les sports, en groupant la jeunesse pour un but qui répond à sa nature, à son besoin de mouvement, rapprochent les individus et préparent les bons groupements dans l'école.“*<sup>7</sup>

Encore une fois, c'était par le sport que les jeunes apprenaient comment il fallait se comporter dans leur vie future de citoyen et dans la société.

En outre, la victoire remportée dans une compétition sportive avait d'autres effets très positifs sur les garçons. Didon avait coutume de dire à ses élèves: *„Allez au combat, battez bien l'adversaire, et, quand vous reviendrez ayant remporté la victoire, avec un rayon de gloire sur le front, vous travaillez mieux.“*<sup>8</sup>

Elle leur permettait de s'adonner à leurs études avec plus d'enthousiasme et augmentait l'auto-estime, ce qui les encourageait à rechercher de nouvelles épreuves. Didon, convaincu qu'une victoire était le but de tous, disait même que les garçons forts étaient bons et honnêtes, parce qu'ils n'avaient pas besoin de tromper, et au contraire, que les faibles, ne pouvant pas gagner par leurs propres qualités, étaient souvent des fourbes puisqu'ils essayaient de remporter la victoire par la ruse ou par le mensonge: *„N'oublions jamais que les combattifs sont les forts, que les forts sont les bons, que les paresseux sont les rusés et les faibles, et les faibles dangereux, parce qu'ils sont traîtres.“*<sup>9</sup>

Le but que tout élève voulait et devait viser, c'était la victoire, la victoire absolue. Aller plus vite, plus haut, plus fort que l'autre. La deuxième place était, comme dans les Jeux Olympiques de l'Antiquité, négligeable. Se satisfaire d'un rang inférieur ne correspondait pas à une ambition saine et humaine. Il proclama: *„Etre le premier plutôt que le subordonné, - n'importe où.“*<sup>10</sup>

Il aimait aussi citer César: *„Plutôt le premier dans cette bicoque que le second à Rome.“*<sup>11</sup>

6 Didon, Henri: L'homme d'action. Dans: *L'éducation présente*, p. 172.

7 Didon, Henri: Influence morale des sports athlétiques. Dans: *L'éducation présente*, p. 384.

8 En lisant cela, le lecteur critique se demande ce que font alors les vaincus: puisque dans une compétition, y a toujours plus (ou au moins autant) de vaincus que de vainqueurs. - Didon ne dit rien sur ce point.

9 *ibid.*, p. 377.

10 Didon, Henri: L'école Lacordaire et le régime de la liberté. Dans: *L'éducation présente*, p. 111.

11 *ibid.*, p. 111.

Le deuxième rang était - même si la performance était excellente - un rang de subordonné et signifiait être sous la coupe d'un meilleur.

Comment est-ce qu'il faut alors interpréter la devise „citius, altius, fortius“? Est-il correct de dire que c'était seule la victoire absolue qui comptait pour Didon?

Pour Didon, l'aspiration vers la perfection de toutes les capacités humaines était la spécificité de l'humanité. L'homme, faible et impuissant lors de sa naissance, devait développer et s'approprier toutes ses capacités. Dieu avait donné à l'homme la possibilité de devenir de plus en plus fort, intelligent et puissant, il lui avait „ouvert un champ sans limites“<sup>12</sup>. En 1891 Didon donna la devise „citius, altius, fortius“ qui fut déclarée devise olympique en 1894 à ses élèves. Elle ne fut jamais mentionnée telle quelle dans un de ses discours. Mais nous en avons témoignage par le périodique „Sport athlétique“ du 14 mars 1891: „[...] dans une éloquente allocution il a souhaité que ce drapeau les conduise 'souvent à la victoire, à la lutte toujours'. Il a dit qu'il leur donnait pour devise ces trois mots qui sont le fondement et la raison d'être des sports athlétiques: citius, altius, fortius, 'plus vite, plus haut, plus fort'.“<sup>13</sup>

L'éducation, pour Didon, consistait à s'ébattre dans des jeux sportifs, en même temps qu'à s'adonner à des études littéraires et scientifiques et à des exercices spirituels. Le sport, le domaine du corps, se réfère à „fortius“. Les études littéraires et scientifiques, le domaine de l'esprit, se réfèrent à „citius“. Le domaine de l'âme enfin, représenté par le rituel sacré, correspond à „altius“, le chemin qui mène à Dieu. Un homme complet et fait à l'image de Dieu était donc un homme qui avait su réaliser l'harmonie entre toutes ses facultés, intellectuelles, physiques et spirituelles et qui cherchait toujours à les améliorer. L'aspiration vers la meilleure performance, vers le meilleur résultat possible en employant toutes ses facultés était, selon Didon, „la pure morale évangélique“<sup>14</sup>. Il revendiquait de ses élèves l'ambition de tirer d'eux tout ce qu'ils pouvaient donner et d'atteindre sans arrêt à tout le développement possible. Ce qui importait, c'est que l'homme devait donner de son mieux: battre un record était secondaire. Ainsi, un échec pouvait se transformer en victoire personnelle. Didon dit en 1896 à des élèves: „[...] dans l'ordre moral, vous serez dans les premiers. Vous ne serez peut-être pas le premier, parce qu'il y a de mieux doués que vous, mais on est le premier devant Dieu et devant les hommes quand on a tiré de soi tout ce qu'on pouvait en tirer.“<sup>15</sup>

Par une amélioration continue, il était ainsi possible de s'approcher de ses propres limites et de devenir un homme de plus en plus parfait. La perfection absolue restait selon la conception chrétienne inaccessible dans la vie sur terre, mais le record ou la perfection restaient tout de même un but que chacun devait viser. En essayant d'aller toujours plus loin, l'homme pouvait approcher à la perfection même. Pour ne s'en tenir qu'à la poursuite de la performance maximale, Didon aurait employé les superlatifs „le plus vite, le plus haut, le plus fort“ au lieu de „plus vite, plus haut, plus fort“. Sa devise „citius, altius, fortius“ est plus générale. Elle exprime la quête d'un record individuel et implique l'amélioration constante. En même temps elle n'exclut pas l'aspiration vers le record absolu et la victoire sur l'adversaire. Remarquons que Didon insistait en ce que jamais des valeurs telles que l'honnêteté ne devaient être sacrifiées pour remporter la victoire. „Vouloir renverser son adversaire coûte que coûte n'est certes pas chrétien.“<sup>16</sup>

Quelques jours avant sa mort, il dit: „Etre victorieux est beau, fidèle [à ses idéaux et à ses principes] est plus grand“<sup>17</sup>, ce qui précise, s'il le fallait, toute sa philosophie de l'éducation.

Quels étaient les points communs et les différences dans les conceptions de Didon et de Coubertin?

En dépit de la différence d'âge entre les deux hommes, ils étaient très amis et se soutenaient mutuellement dans leurs luttes respectives. C'était par l'initiative de Coubertin que Didon avait fondé l'Association athlétique Albert-le-

12 Didon, Henri: Le sentiment dans l'éducation. Paris: L. Mersch Imprimeur, 1899, p. 8.

13 Cité par Hoffmann, Simone: La carrière du père Didon, Dominicain. 1840 - 1900. Thèse de doctorat d'Etat ès lettres présentés devant l'Université de Paris IV - Sorbonne, 1985, p. 926.

14 Didon, Henri: Les énergies humaines. Dans: *L'éducation présente*, p. 275.

15 *Ibid.*, p. 275.

16 *Ibid.*, p. 275.

17 Didon, Henri: Allocution prononcée au banquet de la Fête Albert-le-Grand, le 18 novembre 1899. Paris, Mersch Imprimeur, p. 9.

Grand en 1891. En 1896, la „caravane“, c'est-à-dire un groupe d'élèves d'Arcueil, fit un voyage à Athènes où ils assistèrent aux premiers Jeux Olympiques des temps modernes. La mission des Jeux était, pour Didon de même que pour Coubertin, d'éduquer la jeunesse vers la paix en lui faisant connaître d'autres continents et d'autres cultures. Le 5 avril 1897, le dimanche de Pâques, il dit lors de la messe dans l'église d'Athènes à ses auditeurs: „[...] Je voulais enfin apprendre à la jeunesse qui m'est confiée à entrer dans ce mouvement d'union internationale qui semble un premier pas vers la fraternité des peuples et qui verra cette unité morale que Jésus le premier a formulée comme le grand but du Royaume spirituel dont il est le chef, l'initiateur et le soutien indéfectible.“<sup>18</sup>

Grâce à ces expériences, les hommes devaient devenir plus tolérants et apprendre à vivre en paix avec les autres. L'homme moderne devait vivre librement sa propre nationalité, pratiquer sa propre religion et accepter celles des autres. Pour Didon, c'était avant tout le fait que l'origine de tous les hommes était la même - tous étant créés par Dieu - qui était la base d'une conception humaniste qui triompherait de tous les préjugés et tous les obstacles. L'amitié des deux hommes qui luttèrent tous les deux, chacun dans son domaine, pour plus de fraternité et de tolérance, fut renforcée par l'événement des Jeux Olympiques qu'ils vécurent ensemble. En 1892, Coubertin avait inscrit son petit neveu en cinquième à Arcueil, ce qui prouve l'estime de la famille Coubertin pour Didon et son oeuvre. Didon donnait beaucoup de conseils utiles à son jeune ami et l'encourageait à organiser des congrès traitant des questions pédagogiques pour y discuter des différentes opinions et méthodes. Didon écrivit à son ami Coubertin peu de temps après les Jeux Olympiques: „Votre idée d'un Congrès annuel indépendant agitant les questions pédagogiques me sourit et je crois qu'en effet rien n'est meilleur pour le progrès des idées que la mise en rapport libre et sincère des personnes et des doctrines, des procédés et des activités [...]“<sup>19</sup>

Selon Coubertin, l'athlète était capable d'atteindre l'état idéal de l'harmonie intérieure en alliant le corps à l'esprit. La religion était secondaire. Didon, au contraire, pensait que cela était seulement possible par et à travers le Dieu des Evangiles. La base de la lutte contre les autres et contre soi-même pour améliorer les propres qualités morales était pour lui l'Evangile. Didon avait accepté cette différence d'avis et se différençia pour cela de la lutte de son ami. Il estimait les buts de Coubertin, mais pour lui, les plus importants restaient ceux de l'Eglise catholique.

Il reste encore un dernier point à remarquer, c'est l'attitude de Didon quant aux femmes. Il disait que la „femme, comme femme, a des vertus particulières, et l'homme en a d'autres que réclame sa virilité.“<sup>20</sup> La dominance intellectuelle, par exemple, était pour lui un „apanage viril“. <sup>21</sup> Il n'aimait pas les femmes qui se laissaient conduire par la raison et non par le coeur, parce qu'il croyait que les femmes „intellectuelles“ perdraient les vertus féminines telles que la sentimentalité, la timidité ou la modestie.

„Sachez-le bien, enfants et jeunes gens, il n'est pas nécessaire que votre mère soit une docte femme - à quoi bon?“<sup>22</sup>

Le sport, par contre, devait former des qualités comme la volonté, l'indépendance, la capacité de donner des ordres ou la combativité - des qualités certainement pas souhaitables, selon Didon, chez les femmes. Didon était-il un éducateur du vingtième siècle? Oui, il était moderne, il était rénovateur, mais seulement en ce qui se réfère aux garçons, à la moitié de la jeunesse!

Pour résumer, on peut dire que la devise de Didon implique deux dimensions générales: essayer d'être meilleur que les autres dans tous les domaines et ainsi faire progresser l'humanité, mais aussi essayer de se surpasser, c'est-à-dire s'efforcer toujours à une meilleure performance personnelle et ainsi rechercher le progrès individuel du corps, de l'esprit et de l'âme.

18 Cité par Reynaud, P. S.: Le Père Didon. Sa vie et son oeuvre (1840 - 1900). Paris: Librairie académique Didier, 1904, p. 367.

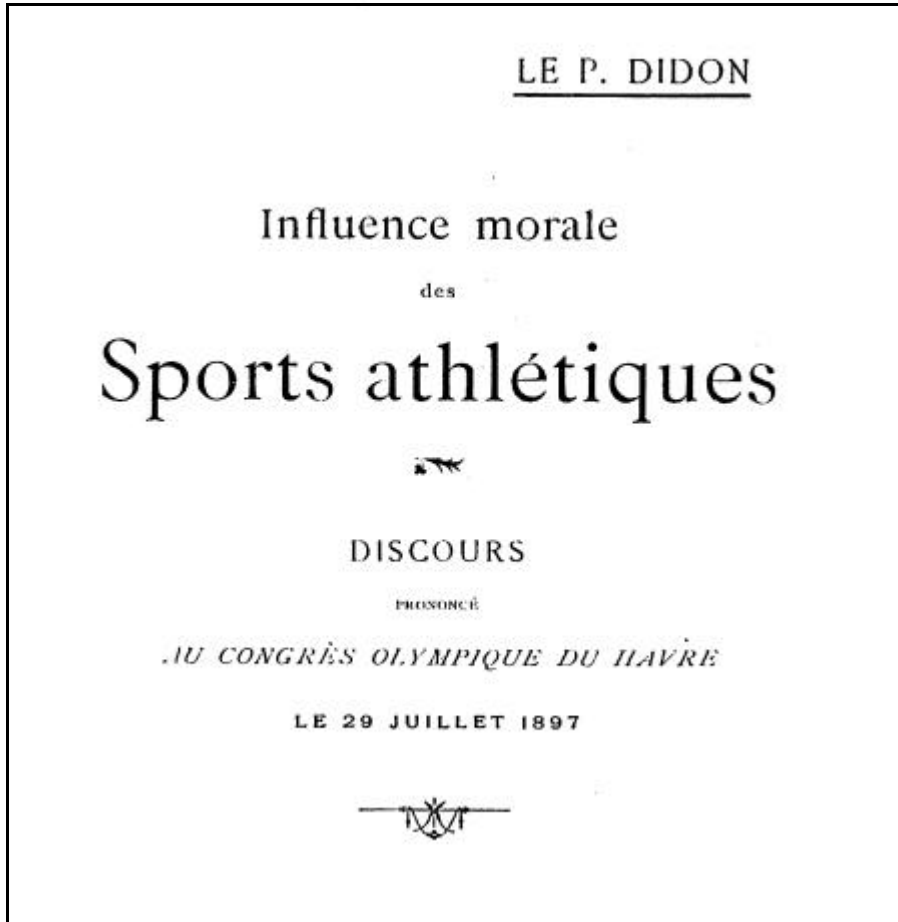
19 Cité par Arvin-Bérod, Alain: Les enfants d'Olympie 1796 - 1896. Paris: Les éditions du cerf, 1996, p. 193.

20 Didon, Henri: Ce qui fait un grand citoyen. Toulon: Typographie Laurent, 1872, p. 13.

21 Cité par Forissier, Marc, p. 42.

22 Didon, Henri: Le rôle de la mère dans l'éducation de ses fils. Paris: Librairie Plon, 1898, p. 12.

Didon reste une personnalité importante pour le sport dans les écoles: c'est grâce à lui que les sports athlétiques firent leur entrée dans les écoles



La conférence de Didon au Havre

religieuses. Son discours au congrès du Havre soutint et encouragea Coubertin dans son engagement pour l'introduction du sport dans les systèmes généraux d'éducation. Par la présentation de ses expériences faites à son école, Didon avait prouvé l'effet remarquable du sport sur ses élèves.

Les thèmes du discours de Didon il y a cent ans n'ont rien perdu de leur actualité. Ceux qui travaillent dans l'éducation savent que les professeurs d'éducation physique ne travaillent pas seulement le corps de leurs élèves mais qu'ils arrivent aussi, et plus que dans les autres matières scolaires, à éduquer les valeurs morales fondamentales que sont l'honnêteté, la sincérité, le courage, le soutien des faibles, l'acceptation d'une défaite, ou le „fair play“.

Ce sont ces valeurs qui sont importantes pour les jeunes élèves mais aussi pour la société qui n'est jamais meilleure que par l'ensemble de ses membres. C'est l'unique matière scolaire qui peut développer toutes les facultés de l'homme: ses facultés corporelles, intellectuelles et morales. Le problème est toujours d'actualité. Il est bon de le rappeler dans un monde en quête de sens.

## Résumé de l'exposé sur Henri Didon

Henri Didon fut à la fin du siècle dernier une personnalité renommée qui usa adroitement de son influence pour atteindre ses objectifs. En tant que directeur de l'école Albert-le-Grand à Arcueil, il exerça une grande influence sur ses élèves, leurs parents et tous les amis de son école. En outre, la plupart de ses discours ont été transcrits par écrit et restèrent ainsi conservés pour les générations futures. En 1891, dans le cadre d'une rencontre scolaire sportive, il dispensa à ses élèves la parole suivante: *citius, altius, fortius*, qui devint en 1894 la devise olympique. Et c'est avec un groupe de ses élèves qu'il alla en 1896 aux premiers Jeux Olympiques des temps modernes.

En créant une association scolaire sportive dans son école, il avait fait la connaissance de Pierre de Coubertin avec lequel il a noué une longue et profonde amitié. Ils partagèrent dans de nombreux domaines des points de vue identiques et Didon transmit ses réflexions sur l'éducation à son jeune ami. Lors du Congrès du Havre en 1897, il fit part des effets du sport sur ses élèves à son auditoire. Il voulait soutenir les thèses de son ami Coubertin et prouver que les effets des exercices physiques prônés par celui-ci avaient effectivement de l'emprise sur le caractère et la moralité de ses élèves. En cela, il démontra que les idées de Coubertin étaient réalisables. *Citius, altius, fortius* est la devise olympique la plus ancienne et constitue avec les cinq anneaux l'emblème olympique.

De la vie d'Henri Didon et de ses discours on sait que ce n'était pas le triomphe qui comptait le plus pour lui, mais la lutte, l'effort sur soi-même. Pour cette raison, on peut conclure que sa devise *citius altius fortius* a deux dimensions: premièrement, être meilleur que les autres et, deuxièmement, donner le meilleur de soi-même, c'est-à-dire de s'efforcer toujours à une meilleure performance personnelle.

Didon voyait dans cette poursuite des records la condition du progrès humain.

## Summary

### How Father Henri Didon presented the fundamental meaning of „Citius, Altius, Fortius“

Henri Didon was, at the end of the last century, a well-known personality who made skillful use of his influence to achieve his objectives. As headmaster of the school Albert-le-Grand in Arcueil, he exerted a considerable influence on his pupils, their parents and on all the friends of his school. Besides, most of his speeches had been taken down and have thus been conserved for future generations. In 1891, in the course of a school sports meeting, he gave the following parole out to his pupils: *citius, altius, fortius* ("faster, higher, stronger") which became the olympic motto in 1894. With a group of his own pupils he went to the first Olympic Games of modern times in 1896.

By creating a school sports association in his school, he came to know Pierre de Coubertin with whom he had a long and intensive friendship. They shared identical viewpoints in numerous fields and Didon transmitted his reflections on education to his young friend. On the occasion of the Congress of Le Havre in 1897 he imparted to his audience the effects of sport on his pupils. He wanted to support the theses of his friend Coubertin and to prove that the effects of physical exercises which Coubertin praised had a substantial impact on the character and the moral of his pupils. By doing this he proved that the ideas of Coubertin could be realized. *Citius, altius, fortius* is the oldest olympic motto and constitutes the olympic emblem together with the five rings.

From Henri Didon's life and from his speeches we know that it was not the triumph which counted most, but the fight and the self-exertion. For this reason we can conclude that his motto has two dimensions: first, to be better

than the others and second, to be better than yourself, that is to strive for a better personal performance. Didon saw in this pursuit of records the condition for human progress.